

A la Parfumerie, *Atacama* du Théâtre Spirale voyage sur trois continents pour parler d'extraction minière, de migration et de travail de mémoire à l'échelle familiale

Le désert, ring poétique

JORGE GAJARDO

Scène ► Une nouvelle histoire de famille se joue en ce moment au Théâtre de la Parfumerie, à Genève. Après Patrick Mohr évoquant son père, le photographe suisse Jean Mohr (*Le Courrier* du 5 octobre 2021), c'est Michele Millner et Meret Mohr Millner qui se lancent dans la traversée de l'autre volet familial, anglais et allemand (vite évoqué), chilien (largement traité) et australien (brièvement mentionné).

Intitulé *Atacama*, le spectacle a pour décor l'un des déserts plus arides du monde. Il n'y pleut presque jamais. C'est là que le grand-père de Michele Millner, comptable de métier, est venu travailler depuis son Angleterre natale, en 1909, dans une compagnie minière. Le père de Michele, grand-père de Meret, y est né et y a passé une partie de sa jeunesse et de vie d'adulte. Michele, elle, a vécu une partie de son enfance au Chili, puis en Australie avant la Suisse, où elle vit depuis trente-quatre ans. Meret est de Genève et a grandi en partie... à la Parfumerie, où il a fréquenté les ateliers de la compagnie du Théâtre Spirale. Comme Naïma Arlaud, d'ailleurs, qui assure la mise en scène du spectacle, avec beaucoup de mérite.

Capitalisme prédateur

C'est que cela ne doit pas être simple de détricoter une histoire aussi longue et compliquée. Sous son regard, on ne perd pas le fil: *Atacama* est d'une belle clarté narrative, tout en réunissant les éléments d'un grand chaos, avec son épicerie calcinant, ses zones de lumière et d'ombres, qui se succèdent et s'entremêlent. La fable idéale:



Avec musique et illustration live, *Atacama* est d'une belle clarté narrative. THÉÂTRE SPIRALE, RICCARDO WILLIG

dans *Atacama*, Michele passerait le témoin et regarderait Meret, son enfant, s'envoler de ses propres ailes. En réalité, les histoires de famille, c'est plus tumultueux. Le passage de génération se fait à cheval sur deux siècles, avec un climat qui se détraque sous les coups portés à l'écosystème par le capitalisme prédateur.

Atacama, l'épicentre du spectacle, est cette immense étendue de terre dans le nord du Chili, forgée sous un soleil brû-

La mère assume la mémoire migrante de ses parents, qui bâtissent leur maison dans le récit

lant et un ciel limpide. Un désert dont l'illustratrice chilienne Sol Diaz dessine les sillons et l'horizon en fond de scène, sur sa tablette numérique. Sous son stylet, *Atacama* révèle aussi la simplicité de ses lignes et la douceur de ses formes. Une douceur toute relative, pour un lieu réputé dur et inhospitalier, qui n'est pas sans évoquer l'univers du *Petit Prince* de Saint-Exupéry. Pour faire contrepoint, la bande sonore d'Yves Cerf (quena et saxophones), Raimundo

Santander (guitares), Sylvain Fournier (percussions) et Mael Godinat (piano), alterne lyrisme, parfois, et dissonance, plus souvent.

Atacama n'est pas qu'un paysage. Il a aussi une histoire que Michele et Meret racontent en commentant un *kamishibai* numérique de Sol Diaz. Au peuple licanatay, qui s'y est épanoui il y a 12 000 ans, succèdent de nombreuses conquêtes. *Atacama* a été le théâtre d'une guerre au XIX^e siècle où les

Etats sud-américains naissants ont agi pour le compte des métropoles capitalistes. Depuis, le désert est excavé pour le cuivre et le lithium, comme jadis pour son nitrate, toujours au profit des grandes entreprises extractivistes.

De cette histoire d'exploitation et de pillage, le père et le grand-père de Michele Millner sont des rouages parmi d'innombrables hommes et femmes qui ont habité ce territoire. Venus d'Angleterre et de Prusse, les grands-parents ont élevé leurs enfants dans un jardin qu'ils ont fait «fleurir», en conquérant le désert. Des colons comme il y en a eu tant, que les nouvelles générations convoquent aujourd'hui pour en faire le bilan critique.

Corps blanc, terre rouge

Cet appel à l'introspection traverse le spectacle de part en part. Une tension qui se joue dans les lectures divergentes de Michele et Meret. La mère assume la mémoire migrante de ses parents, qui bâtissent leur maison dans le récit. Elle rit de la nature apprivoisée dans l'image du «désert fleuri», avant d'être effondrée face au désastre écologique.

Le discours de Meret est plus accidenté. L'héritage des ancêtres n'est pas évident à porter pour une jeunesse qui se dit consciente des «fautes» de l'Occident colonial («un corps trop blanc sur cette terre si rouge»). Meret cherche à exprimer des mots face à un avenir si mal parti. Déchirant, même sa voix disparaît parfois, ensevelie sous les notes puissantes de l'orchestre. Le travail pour se faire entendre ne fait que commencer. |

Théâtre de la Parfumerie, jusqu'au 10 nov, theatrespirale.com